

L'ABELLE.

TOUS LES JOURS, PAR F. DELLEP. NOUVELLE-ORLÉANS. Jeudi 18 Septembre 1828.

ELECTION DU PRÉSIDENT. PREMIER LÉGISLATURE DE NOVEMBRE. TICKET DE L'ADMINISTRATION. Manufactures domestiques—Améliorations internes. ELECTEURS INDIVIS.

JAMES VILLERE—De St. Bernard. A. LEBLANC—De l'Assomption. C. BUSHNET—De l'Est. Balgon-Rouge. N. DECLOUET—De St. Martin. B. MORRIS—Natchitoches.

(Extrait du National Journal.) Le Richmond-Enquirer publie l'extrait d'une lettre de M. Andrew Stevenson, qui, à ce que nous présumons, a trouvé à propos, comme chargé de la haute responsabilité d'orateur de la Chambre des Représentants, de chercher à expliquer un mot que lui a imputé le Richmond-Whig; ce journal l'a accusé d'avoir dit que "si M. Adams était élu, ou si Jackson ne l'était pas, l'Union serait dissoute."

—L'explication donnée déjà en apologie d'une semblable assertion, faite par le sénateur Rowan; voici cette explication: "Un tel événement, selon moi, serait de nature à affaiblir la confiance du peuple américain dans nos institutions libérales; et les actes très-probables de son administration, au lieu de celle de son successeur, troubleraient sans doute la paix et la tranquillité de l'Union."

—Or, la première partie de cette phrase est un outrage fait au sens commun, et la seconde ne s'appuie sur aucun fait, sur aucune probabilité. —Supposer qu'un acte de la majorité du peuple américain soit de nature à affaiblir la confiance de ce même peuple dans ses propres institutions, est une hypothèse bien digne de l'ingénuité de l'orateur jacksoniste de la Chambre des Représentants.

Quant aux actes de l'administration de M. Adams et de son successeur (qu'on observe que le peuple ne décidera quel doit être ce successeur que dans quelques années d'ici), nous désirerions savoir en quoi ils pourraient troubler la paix et la tranquillité de l'Union. Nous croyons que cette assertion implique la menace que les chefs du parti jacksoniste qui dernièrement ont fait tant d'efforts dans la Caroline-du-Sud pour engager cet état à se séparer de l'Union, et ceux autres qui ont parlé simultanément et si souvent de la dissolution de la république, feront, dans le cas de la réélection de M. Adams, tout ce qui dépendra d'eux pour troubler la paix et la tranquillité de l'Union; heureusement que leur succès dépend de tout autre chose. —Un fanfaron brillard peut bien effrayer des lâches; des masques peuvent faire peur à des enfants; mais il faut quelque chose de plus que "la judiciaire et la fureur des menaces" d'une minorité déçue pour troubler la paix et la tranquillité de l'Union.

Le Richmond-Whig assure de nouveau que M. Andrew Stevenson s'est servi de l'expression qu'on lui impute, "ou, dit-il, si ce ne sont pas ses propres mots, il en a employé d'autres qui conduisent à la même idée et non à aucune autre. Cette accusation renouvelée est corroborée par des preuves nouvelles: "Indépendamment de M. Blair, (dont nous avons déjà publié l'attestation), dit le Whig, M. Stevenson a été entendu de Messieurs Thos. Taylor, Anthony Robinson jr., James McCowling, (et probablement par d'autres,) tous employés de la banque de la Virginie, dont nous n'avons besoin d'attester la présence dans l'état de ce nom. Nous soutenons que toutes ces personnes ont entendu M. Stevenson que son opinion a été pour eux un objet de surprise et de commentaire; que cette opinion était claire, franche et positive."

M. Stevenson s'est sans doute aperçu que son langage, joint à celui tout semblable des jacksonistes de la Caroline-du-Sud, avait desservi le parti, et c'est par cette raison qu'il cherche à se tirer, lui et la cause à laquelle il s'est voué, des difficultés et des dangers dans lesquels il s'est jeté. Mais, ces professions de foi se perdent répandues au loin; elles ne sont pas perdues pour le peuple, et ce ne sont pas des dénégations évasives, des explications sophistiques, qui arrêteront les conséquences qui en doivent résulter indubitablement. Des hommes qui ne savent pas gouverner leur langue sont indignes d'être dépositaires des secrets de la politique.

(N. N. American.) Les deux paragraphes ci-dessus donnent une idée assez plausible de la manière dont les jacksonistes trouvent leurs signes.

Un signe.—Au moment où on levait une grange à Bushwick, comté de King (Long Isl.), chez M. Jos. Conseyea, on fit voter tout le monde sur la question présidentielle, et de 44 personnes qui étaient présentes, il n'y en eut que 2 qui votèrent pour Adams. —(N. Y. Eng.)

Comment on obtient un vote pour Jackson.—Un journal de Long-Island donna il y a quelques jours, un signe de l'avenir le plus heureux, résultat d'une expérience faite au levage d'une grange chez M. Conseyea à Bushwick, où l'on fit voter toutes les personnes présentes; 40 votèrent pour Jackson, et 2 pour Adams.

Voici l'histoire de ce grand triomphe; le propriétaire de cette grange dépêcha un employé avec \$30, lui ordonna de traverser au bac de Williamsbourg et d'aller lui chercher des hommes, dont il avait besoin pour lever la charpente de sa grange, mais avec l'expresse condition de n'amener que des jacksonistes.—Chaque individu bien épluché, et le nombre trouvé, on me

na le tout à l'ouvrage. Le désir de trouver un signe fit que l'on tenta l'épreuve d'un vote parmi ces gens, et avec grande surprise on s'aperçut qu'il y avait encore deux adamistes.—C'est là, nous n'en doutons pas, comme la méthode pour trouver des votes jacksonistes.

FEUILLETON.

STADELLA.—Suite. La fille de Montéio, accablée de sa situation, allait se mettre au lit. Un homme sortit de son cabinet; elle est saisie d'effroi; elle reconnaît Stradella.—Vous êtes à cette heure dans ce lieu!—Oui, j'ai su tromper tout ce qui vous environne, et m'introduire jusque dans votre appartement. Vous n'ignorez pas que le tems presse, que chaque heure vous avertit de marcher à l'aute! Hortensia, plus de de lui! c'est demain que ma mort est résolue. Hortensia, m'aimez-vous?—Si je vous aime! est-ce à vous d'en douter?—Vous m'aimez, adorable maîtresse de mon cœur vous m'aimez! Eh bien, il faut me le prouver à l'instant.—Parlez, Stradella, dites; qu'exigez-vous? que voulez-vous? Tous les sacrifices, demandez-les.—Je n'ose en solliciter qu'un seul. Vous convenez que vous m'aimez, et peupsez-vous un autre va posséder tous vos charmes, vous pressera contre son sein. Hortensia, quelle image infernale! il s'agit donc de vous dérober à la criminelle audace de ce ravisseur, de ne vivre que pour l'amant le plus enflammé. Eh! qui sait aimer, brüler, mourir de sa tendresse comme Stradella? Daignez me suivre.—Stradella me conseille la fuite, mon déshonneur! —Il n'est pas d'autre moyen de rassurer l'amour; et que vous importe le monde entier, son opinion, la renommée? L'amour doit vous suffire. Ah! si j'étais à votre place, balancerai-je un seul instant? J'irais au bout de la terre, m'ensevelir avec tout ce que j'aime. Je ne vivrais que pour lui seul; je ne serais rempli que de lui seul; il aurait toute mon âme; j'expirerais à ses pieds. Non, vous m'aimez point!—Détendez donc de mon sort, cher amour, conduisez-moi dans les déserts les plus recelés. Je vous imvole ma patrie, ma famille, ma réputation, tout.

Stradella, transporté, court s'occuper des préparatifs d'une fuite, qu'il avait déjà prévue, revêtu, auprès de sa maîtresse, et se hâte de quitter avec elle le territoire de la République.

Le bruit de cet enlèvement s'est répandu. Montéio n'avait encore plus sa tante que sa fille. Il se voit privé d'un mariage qui flattait à la fois et son avarice et son ambition; mais sa fureur ne peut se comparer à celle du noble Vénitien. Il accourt chez le père d'Hortensia, s'abandonne à l'excès de l'empressement, ne sait dans quel sein il plongera un poignard dont il s'est armé; c'est l'amour livré à tout l'excès de sa rage.

Les deux amants sauvés à Rome, se disaient mariés; et se reposant sur une crédulité hors de tout soupçon, ils étaient sans crainte et sans réserve au délire de leur égarement; chaque jour ajoutait à leur ivresse et à leur folle sécurité. Ils avaient oublié leur patrie, leurs amis, leurs parents; l'univers entier s'était perdu à leurs regards. L'amour est une passion qui s'immole toutes les autres; et de tous les fanatismes, c'est peut-être le plus aveugle et le plus impérieux.

La vengeance s'endort moins que l'amour. Le Sénateur ne voulait pas se borner à de simples témoignages de fureur et de désespoir; il voulait dans sa tête, quelque projet qui le vengât des deux amants. Il a recouru à une couple d'hommes voués, en quelque sorte, au crime, et dont il avait acheté la scélératesse.—Mes amis, j'ai un projet à vous proposer. Je viens de vous donner; voici à quel prix vous la mériterez. Stradella est à Rome; il doit faire exécuter dans l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran un de ses oratoires; le jour est fixé. Rendez-vous en cette ville ce jour même, et lorsqu'il sortira de l'Eglise, ne le laissez pas aller plus loin; qu'il soit déchiré, qu'il expire sous vos coups redoublés. Sur tout prenez bien garde de le manquer, et ne revenez que lorsque vous serez certains qu'il ne restera à Rome que son cadavre, je vous l'ai dit, percé de mille coups. Ces misérables promirent de remplir fidèlement tout ce que le Sénateur leur prescrivait, et se mirent en chemin pour arriver à Rome au jour marqué.

Stradella, accompagné de sa maîtresse, le seul objet qui lui fit aimer la gloire, exécutait, comme on l'avait annoncé, son Oratorio dans l'Eglise que nous venons de nommer. Il associait à la plus riche composition, cette voix brillante, dont Venise encore semblait avoir retenu les sons enchanteurs; il paraissait renvoyer à son amante tous les applaudissements dont on l'accablait. On s'apercevait aisément que c'était ceux d'Hortensia qu'il cherchait à mériter, et qui l'enflammaient. La voix retentissait des battements de mains; un enthousiasme général s'était répandu. C'est précisément au milieu de cette acclamation universelle qu'entrent les deux assassins gages par le Sénateur, et bien déterminés à lui obéir. Le vois-tu, bien dit l'un d'eux, tu le reconnaitras; crains qu'il n'échappe; il faut lui porter nos poignards dans le cœur; c'est le moyen de frapper sûrement. N'appréhende pas, répondait l'autre, je te donne ma parole que je te le prévientrai.

Cependant Stradella déployait le charme de sa voix; l'assemblée n'osait respirer à peine; l'ame suivait tous les accents du musicien. Les deux scélérats (tant le talent a d'empire!) ne pouvaient se refuser au plaisir de l'écouter. Ils devenaient réverents; ils se regardaient; ils semblaient vouloir se cacher ce qu'ils éprouvaient; ils rompent enfin le silence.—Cet homme-là produit-il sur toi l'effet que je ressens?... Je ne me suis jamais trouvé dans cette situation.—Et moi, je ne me reconnais plus, j'ai une

faiblesse de cœur... je crois, ma foi, que je le manquerais.—Tu le manquerais! mon ami, il faut tâcher de reprendre courage. Tout cela ne vaut pas deux cents ducats qu'on nous a promis à notre retour. Stradella continuait de tenir l'assemblée dans le ravissement; Hortensia elle-même applaudissait. Et les deux assassins paraissaient de moment en moment plus accablés, si l'on peut le dire, sous la puissante magie du musicien.

Il sortait de l'Eglise, et traversait un détour peu éclairé. Un de ces scélérats court à lui; et jetant à ses pieds son poignard, suivi de son complice auquel la même action échappée, il s'écrie: Stradella, tu l'emportes! mon camarade et moi nous étions venus exprès ici pour te percer le cœur; nous l'avons promis; nous n'avons pu nous résoudre à ce meurtre; le charme de ta voix nous a changés en tes admirateurs. Nous faisons plus que de t'épargner; nous te conseillons de quitter promptement Rome, et de te dérober au ressentiment d'un homme qui ne respire que ta perte.

Ils n'avaient pas prononcé ces derniers mots qu'ils avaient disparus. Hortensia ainsi que le musicien, étaient demeurés immobiles. Revenus de leur étonnement, l'un et l'autre frémissent du danger qu'ils ont couru. Hortensia tremblait pour son amant, et celui-ci n'appréhendait que pour sa maîtresse.

Ils profitent du conseil des deux émissaires, se réfugiant à Turin, vont se jeter aux pieds de la duchesse de Savoie, et lui racontent ingénument le péril où est exposé leur vie, et la cause qui l'a suscité. La vérité a un caractère intéressant. La Duchesse est touchée de ce récit sincère. Le cœur d'une femme est rarement fermé à l'indulgence, quand la sensibilité sur-tout est la source des erreurs dont on lui fait l'aveu. Les deux amants réussissent à trouver grâce aux yeux de la Princesse. D'abord, pour les soustraire à l'activité de la vengeance Italienne, elle plaça Hortensia dans un couvent, et donna un logement, dans son palais, à Stradella, avec le titre de son premier Musicien.

Le peu de succès d'un complot si bien médité, n'avait pas refroidi l'animosité, du Sénateur. Il n'existait que pour saisir l'occasion de frapper les deux victimes qui lui étaient échappées; et il était parvenu à communiquer son ressentiment implacable au père d'Hortensia. Ce vieillard dénoté, avait fait serment d'être le bourreau de sa propre fille, si jamais elle tombait dans ses mains. Il n'écoutait plus la voix du sang; il ne se laissait conduire que par le Vénitien, dont le tems et l'éloignement ne faisait qu'enflammer la jalousie et la soif de se venger.

La Duchesse, qui n'avait nul idée des transports de l'amour outragé, croyait qu'il devait être un terme à cette persécution si ardente. Elle imagina donc qu'elle pouvait goûter, sans crainte, le plaisir de faire deux heureux; elle maria le musicien et sa maîtresse, qui ne savaient comment témoigner leur reconnaissance à leur bienfaitrice; ils étaient à ses genoux, les arroisaient de larmes. Mes amis, leur dit la Princesse, en les relevant, vous avez commis de très-grandes fautes; mais il ne faut plus parler de du pardon et du bonheur qui vous attendent; Je me llatte que Montéio et le Sénateur se laisseront fléchir; j'emploierai mon crédit pour opérer cette réconciliation trop différée.

Quelque fut le rang où était élevée la Duchesse, elle ne put obtenir aucune réponse aux sollicitations qu'on fit en son nom. Cependant Stradella et Hortensia, à l'abri de son trône, s'abandonnaient à une douce sécurité. Combien de fois ils se redisaient: Que pourrions-nous envier dans l'univers! Nous nous aimons; nous nous aimons toujours; sous les glaces de l'âge, nos cœurs conserveront les feux de l'amour. Pussions-nous ne pas survivre l'un à l'autre, expirer ensemble, et avoir le même tombeau! Nos cendres, il n'en faut point parler, chercheront encore à se réunir.

Il est donc décidé que l'homme, dans la plénitude du bonheur, ouvre son cœur à l'inquiétude de nouveaux desirs. Les deux époux, comblés des bontés d'une Souveraine, le modèle de la bienfaisance, caresse, fetes de toute la Cour, demandant la permission d'aller, pour quelques jours, visiter le port de Gènes. La Duchesse, qui se piquait de ne leur rien refuser, leur accorde, non sans quelque regret, cette permission ardemment sollicitée. Elle leur fait donner leur parole qu'ils reviendront bientôt, leur prodigue encore de nouvelles marques de sa libéralité, et les voit avec peine, s'éloigner du Turin.

Ils sont arrivés à Gènes. Je ne sais, dit Hortensia à son mari, je me sens atteinte d'une secrète langueur dont j'ignore la cause. Qu'aurais-je pourtant à craindre? La Duchesse nous protège, et tu m'aimes. Il est bien singulier, rapport Stradella, que j'éprouve la même mélancolie. Hortensia lève les yeux sur son époux, sur son amant, et tous ces nuages se dissipent.

Ils étaient couchés, et commençaient à se livrer au sommeil; ils en sont retirés par le bruit que formaient plusieurs personnes qui avaient déjà gagné leur anti-chambre. Ils sont saisis de frayeur; une faible lumière éclairait: quel spectacle la frappe! Quatre hommes armés de poignards étincelants! Hortensia s'écrie: Mon père, c'est vous! Ah! mon père, épargnez Stradella, et donnez-moi la mort! C'est en vain que tu réclames une pitié pour lui, répond Montéio: c'est son cœur que je veux percer. Le Sénateur était au nombre des meurtriers. Ils se jettent tous deux sur le musicien, qui s'efforçait de se défendre, ou plutôt de sauver sa femme qu'il couvrait de tout son corps. Cet infortuné est immolé sous mille coups, par ces deux barbares; et le Sénateur, tout souillé de son sang, égorge Hortensia, qui, en expirant, nomme encore son père et son mari.

PORT DE LA NILE-ORLÉANS. Expédition. Goëlle Thorn, Rioly, Penacole, Capitaine. Arrivée. Goëlle Angerona, Dakemon, de la Mobile, avec 20,000 pieds planches et bois à B. Clapp et Co.

E. DEBERGUE. Prévient ses pratiques et le public en général, qu'il vient de recevoir par le paquebot Dewitt Clinton, un assortiment de CHAPEAUX superbes provenant de l'ancienne manufacture de WAITE & KEELER. 18 sept.

A LOUER—Pour le 1er Octobre 1828, le beau magasin avec entrepôt et actuellement occupé par M. M. Lincoln & Green, rue Royale, près la banque de l'Etat. S'adresser à 18 sept. D. SEGHERS.

ECOLE DE DANSE. Le sousigné a l'honneur d'informer le public qu'il fera l'ouverture de son Ecole de Danse le 1er Octobre prochain; ses classes auront lieu comme de coutume le matin et le soir. Les personnes qui désirent voir les leçons particulières à domicile, voudront bien le faire prévenir et compter sur ses soins et son exactitude. 18 sept. E. BERTUS.

Il a été conduit hier soir, à l'écurie de C. Nagel, un CHEVAL VAL rouge clair, ayant une marque blanche sur le front, avec sa selle et sa bride neuves. Le nègre qui l'a amené se dit appartenir à M. Courjeole; le cheval a été pris près du marché. Le propriétaire est prié de venir le réclamer en payant les frais. 18 sept.

EXCHANGE OFFICE. V. R. GOUY & Co. annoncent au public qu'ils viennent d'ouvrir un BUREAU DE LOTERIE au coin des rues de Chartres et St. Louis. 17 sept—1

AVIS—Le billet N°s. 1, 12, 17, dans la Loterie de l'Eglise Catholique de Baton Rouge, deuxième prise de \$3000 a été vendu par Louis Chauveau, à son heureux bureau (ci-devant Barbé) No. 37, rue St. Louis, vis-à-vis la bourse Hewlett, où le public est respectueusement invité à venir, avec le désir bien sincère du bureau de continuer comme par le passé à vendre des gros lots gagnans. 16 sept. L. CHAUVEAU.

AVIS AU PUBLIC. A l'écurie N° 93, rue St. Louis, on trouvera un CHAR FUNÈBRE à 4 roues, soit en noir ou en blanc attelé de deux chevaux, ainsi qu'un carosse pour conduire Mrs. les ecclésiastiques au cimetière.—Le tout pour 5 piastres. 13 sept.—2m.

EN débarquement des navires Illinois et Missouri et à vendre par le sousigné. 10 balles Indiennes françaises 3 " Mousellés " 1 " Schals " 7-8 8 cs. Coutil gris Fil coton, 2 " Schals pluche, 1 " Velours coton, 4 " Dentelles coton, 2 " Echarpes et Fichus gaze, De plus en Magasin. 10 balles Coton écu 38 pouces, 25 douz. Kirchenwässer 1ère. qualité. P. E. SORBE, rue Royale N° 118. 28 aout.

AVIS—Attendu qu'on s'est adressé à moi et qu'on m'a demandé 1° qu'une obligation de quatre mille piastres, souscrite le 22 de Février 1827 par Hudson Tabor et Joseph Robichaud, comme cautions de Louis Talbot, sheriff de la paroisse de Lafourche Intérieure—2° que l'obligation de quatre mille piastres souscrite par Hudson Tabor, le 6 Juin 1827, pour l'exercice fidèle des devoirs de sheriff de la dite paroisse—3° et que l'hypothèque spéciale, pour garantir le paiement desdites sommes par Hudson Tabor, mise sur une habitation ou portion de terre de trois arpens de faces, plus ou moins, sur quarante de profondeur sur le Bayou Lafourche—sont levées et annulées. Avis est par le présent donné à tous ceux que cela concerne d'avoir à déclarer, par écrit, au Bureau du Secrétaire d'Etat, dans les quatre-vingt-dix jours qui suivront le dernier jour de la présente publication, les raisons pour lesquelles les susdites obligations et hypothèque ne seraient point levées et annulées. Donné sous ma signature et sous le sceau de l'Etat, en la ville de la Nouvelle-Orléans, le 21 Aout, mil-huit-cent-vingt-huit, et la cinquième troisième année de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique. H. JOHNSON, Gouverneur de l'Etat de la Louisiane. Par le Secrétaire, PIERRE DEBARTIS, Secrétaire d'Etat. 22 aout—3m.

LES personnes qui ont quelques réclamations contre la succession de feu Antoine Martin, décédé en cette ville, sont invitées de se présenter chez le sousigné. V. ROUMAGE, Ex. testamentaire. 28 aout—1m.

COUVERTURES: FRANÇAISES de 3 points, dernièrement importées, pesant 8 liv. la paire—à vendre par J. MAGER. 31 juillet—5m 2ps

Ventes Publiques. Vente par le Marshall. EN vertu de plusieurs writs de fieri facias à moi adressés par l'honorable E. Grima, juge président de la Cour de Cité, j'exposerai en vente, Vendredi 26 sept. à midi, au café de Hewlett, situé au coin des rues St. Louis et Chartres, un Cabinet et un Cheval gris—saisis à la poursuite de J. J. Buss, S. Reif & Co. d'acteurs. 17 sept. L. DAUNOY—Marshall.

VENTE PAR LE MARSHALL. Shepherd vs. Simon, h. de c. l. EN vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'hon. G. Prévai, juge associé, j'exposerai en vente le 23 Septembre courant, à 4 heures de l'après-midi, au Principal, 2 paires de Tables et un acajou à pieds de grilles. Saisie dans l'affaire ci-dessus. L. DAUNOY, mar-hall. 15 sept.

VENTE PAR LE MARSHALL. EN vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'hon. G. Prévai, juge associé, j'exposerai en vente Mardi 23 sept. courant, à 4 heures de l'après-midi, au Principal, une pipe en cuivre contenant 135 gallons lre. Saisie dans l'affaire ci-dessus. L. DAUNOY, mar-hall. 15 sept.

VENTE PAR LE MARSHALL. R. Martin vs. John Allison. EN vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'hon. G. Prévai, juge associé, j'exposerai en vente Mardi 16 Octobre prochain, à midi, au Café de Hewlett, au coin des rues St. Louis et Chartres, une MAISON et un TERRAIN &c. &c. situés au coin des rues de Chartres et de St. Louis, faubourg Ste. Marie. Saisie dans l'affaire ci-dessus. Ls. DAUNOY, mar-hall. 15 sept.

Vente par le Marshall. Le Maige et les Alderman contre le terrain No. 10 dans Pilet No. 7, faubourg Lacourse. EN vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'hon. F. Grima, Juge. Président de la Cour de Cité—j'exposerai en vente, le 2 de Décembre prochain, à midi, à la bourse de Hewlett, au coin des rues de Chartres et de St. Louis, le terrain vide No. 10, dans Pilet No. 7, au faubourg Lacourse, saisi dans l'affaire ci-dessus. 2 Sept. LOUIS DAUNOY, Marshall.

POUR PHILADELPHIE. La barque paquebot HENRI LILES, cap. Wm. Longcope, commencera à charger Lundi 15 du courant, et se rendra immédiatement expédiée. Pour fret ou passage, s'adresser à bord, vis-à-vis le Principal, ou à 11 Sept. SAM. P. MORGAN et Co.

POUR PHILADELPHIE. Le navire fin voilier MISSOURI, cap. Medelius, partira sous le plus court délai possible. Pour fret de 150 balles de coton, ou le même encombrement, ou pour passage, s'adresser à bord ou à 5 sept. WHITFALL, JAUDON & Co.

POUR LE HAVRE. Le beau brick fin voilier et armé FREE OCEAN, cap. Cruse, partira positivement vers le 20 Septembre et a besoin de 200 balles pour compléter son chargement. Pour fret des juelles ou pour passage, s'adresser à 3 Sept. GOITSCHALK & REIMERS.

POUR LA VERA-CRUZ. Le brick fin voilier le GENERAL JACKSON, capitaine Black, partira sous peu de jours. Pour fret ou passage, s'adresser à 30 Aout. JOHN P. PAYSON.

PAQUEBOTS REGULIERS POUR TAMPIO. Les belles goëlettes CORRELO, capitaine Tucker, et HOEND, capitaine Bateman, de première classe et fines voilières, partent à l'avenir comme paquebots réguliers entre ce port et celui de Tampico, deux fois par mois pour chaque port. Le Havant partira d'ici le 1er Aout, et de Tampico le 15 du même mois; et le Correo partira d'ici le 15 Aout, et de Tampico le 1er de ce mois. Les passagers et les chargeurs peuvent être assurés que les arrangements ci-dessus seront punctuellement observés. Point fret ou passage s'adresser à Tampico, à GORDON, TUYES et Co. Et à la Nouvelle-Orléans, à GORDON, FORSTALL et Co. 1er. aout.

POUR VICKSBURG, CHITAHOOSA, Natchez et les lieux intermédiaires. Le beau Bateau à Vapeur COURTLAND, d'une marche supérieure, capitaine J. S. Holbert, prendra du fret pour les lieux susdits, et partira sous peu. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à 4 sept. JAS. ARMOR.

L'établissement connu sous la raison Valentin Pinot & Co. est continué dans le même local. P. L. ROMAIN, élève et successeur de feu Valentin, offre ses services aux dames pour toutes coiffures dans le genre le plus moderne. M. Aimé Castino, coiffeur de Paris, adjoint au même établissement, mettra tout son zèle pour satisfaire aux demandes qui seront faites, tant en coiffures qu'en toute espèce d'ouvrage en cheveux.

EN MAGAZIN—Perruques, Toupets, Tournes en cheveux en tons genres—Pâtisseries fraîches; telle que crème de concombre, de rose, de Perse, eau de Cologne, Lavande, d'odeur assortie, savon à la rose, amande amère, opiat, poudre à dents de toutes qualités, brosses à dents, à habit, à tête, peignes de toute espèce, gants &c. 16 sept. P. L. ROMAIN & C.

AVIS—LES personnes qui ont pris des billets dans la LOTERIE du sieur Louis Pottier, sont prévenues que leurs billets sont et peuvent dans le courant du présent mois, les individus qui voudront prendre des arrangements au sujet de leurs billets voudront bien se présenter à lui, au vieux Marché, depuis 8 heures du matin jusqu'à midi, et chez lui, faubourg de l'Annunciation, près de l'établissement de Barron, où on le trouvera depuis 2 heures P. M. jusqu'à 5 heures P. M. Il déposera, le 20 du présent mois, les billets en banque pour cotéte. 9 septembre—9